

Le balcon de la veuve

Mélissa Grégoire

Number 3, Winter 2004

Expériences du paysage

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2218ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Grégoire, M. (2004). Le balcon de la veuve. *Contre-jour*, (3), 133–145.

Le balcon de la veuve

Mélissa Grégoire

*Notre nature est dans le mouvement ;
le repos entier est la mort.*

Pascal

« Est-ce qu'on arrive bientôt, là? »

C'est la question que je posais toujours pendant le trajet, quand mes parents décidaient de nous emmener, ma sœur et moi, en vacances, à l'Île du Prince-Édouard, en Acadie ou en Nouvelle-Écosse. Je détestais l'été, parce que l'été correspondait aux vacances qui se traduisaient chez nous par un interminable voyage en voiture, sans destination précise et pendant lequel on ne s'arrêtait que pour « faire le plein ». L'idée, c'était de « voir du pays, le plus possible », comme le disait ma mère. « Regardez ça, les filles, la terre est rouge par ici ! Profitez-en, vous ne verrez pas ça souvent dans votre vie ! » De tous les paysages vus « le plus possible », je me souviens, entre autres, de la pénible « Cabot Trail » que nous avons parcourue un jour de pluie : sur la banquette arrière, ma sœur me tirait les cheveux tandis que j'essayais de lui mordre un genou. Pour ne pas nous entendre nous chicaner, mon père faisait jouer à tue-tête un *hit* western de Chantal Pari : « Quand je me lève, déjà tu n'es plus là. Moi, je m'ennuie de toi. J'essuie mes yeux et je replie les draps. Moi, je m'ennuie de toi... »

Tout ceci explique peut-être que je supporte mal, très mal, les longs trajets en voiture. D'habitude, après m'être fait balloter pendant une heure ou deux sur le siège avant du passager, dans le grondement du moteur, je tombe dans un état qui oscille entre la somnolence et le mal de cœur. J'ai pourtant tout essayé : les Grivol, l'homéopathie, les bracelets de cuivre, les courroies de caoutchouc qu'on laisse traîner sur l'asphalte, derrière la voiture, mais il n'y a rien à faire. C'est viscéral, je crois.

*

Ce jour-là, nous roulions lentement sur l'autoroute 20 qui était recouverte d'une mince couche de glace noire, transparente. Nous étions à la hauteur de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, la *Passion selon saint Jean* jouait à la radio et il commençait à neiger. Pierre, qui conduisait avec ses mitaines rouges, m'a donné un coup de coude : « Réveille-toi, Béatrice ! Regarde la neige qui tombe sur le fleuve ! C'est de toute beauté ! » Je me suis levée un peu pour regarder dehors, mais le mal de cœur m'a pris : « Est-ce qu'on arrive bientôt, là ? »

- Encore une petite heure et on sera à Saint-Fabien-sur-Mer, m'a dit Pierre.
- Est-ce qu'on peut ouvrir la fenêtre ? Je manque d'air.
- Ouvre-la, mais juste un petit peu.

Il m'a regardée en souriant. Les rabats de son faux casque d'aviateur étaient à moitié relevés et les cordons pendaient de chaque côté de sa tête. J'ai éclaté de rire en le voyant : « T'as l'air d'un *Newfie* avec ce chapeau-là ! », puis j'ai ouvert la fenêtre. L'odeur de la mer se répandait dans la voiture et les courants d'air glacial qui passaient sur mon front me faisaient du bien. Je me suis redressée, en replaçant mon vieil oreiller de plumes avec des rayures bleues que j'apporte toujours en voiture, et j'ai regardé le fleuve sous la neige qui tombait. Mais on ne voyait pas grand-chose ; le mauvais temps gâchait un peu la sensation qu'on éprouve d'habitude, quand on arrive à cette hauteur du fleuve où le paysage s'élargit : d'un côté, il y a la plaine qui longe la route, une large pente de terre ou de neige, bordée de vallons, qu'on peut traverser par des petits chemins de campagne. De l'autre, il y a le fleuve qui commence à s'étendre, à s'étirer lentement dans l'espace, comme s'il travaillait à imiter le ciel.

Je me suis tournée vers le chat qui miaulait dans sa cage : « Tais-toi, grosse bête ! », pendant que Pierre ouvrait sa vitre pour qu'on voie mieux. Le ciel mettait sur la surface brillante des ombres bleu-gris, parfois noires, et un bateau rouge déchirait l'une d'elles, en laissant derrière lui une ligne blanche. Pierre m'a soudainement pris la main et il m'a répété ce qu'il m'avait déjà dit une fois, lors d'un autre voyage, au bord du fleuve : « Si j'étais un bateau, moi, je serais rouge ! « J'ignore pourquoi, mais pendant un instant, j'ai eu la certitude que le temps ne s'était pas écoulé entre nous et qu'il ne s'écoulerait jamais, puisqu'un jour ou l'autre, dans ce même paysage, il me dirait une fois de plus : « Tu sais quoi, Béatrice ? Moi, si j'étais un bateau, je serais rouge ! » J'ai regardé sa main qu'il avait maintenant posée sur mes genoux, qui était recouverte de petites taches de vieillesse, et j'ai pensé qu'un jour il ne serait plus là, que je serais toute seule sur la grève, quelque part au bord du fleuve, à regarder un bateau rouge glisser lentement vers le large.

– Tu pleures ? m'a demandé Pierre.

– Non, non, je suis juste fatiguée. Est-ce qu'on arrive bientôt, là ?

*

La maison bleue qu'on louait toujours à Saint-Fabien-sur-Mer n'avait pas changé. Coincée entre le fleuve et les masses énormes que sont les montagnes du Bic, elle paraissait toute petite. Une nappe de neige recouvrait le terrain et les bancs d'ardoise bordant le fleuve. Dans les cormiers qui longeaient la galerie, de petits fruits rouges étaient restés accrochés aux branches que le poids de la neige faisait courber. Les vagues étaient si hautes qu'elles venaient se briser contre les piliers de la maison, parfois même contre les vitres. La cheminée fumait encore un peu ; le propriétaire était venu faire un feu dans la matinée pour « réchauffer la place », comme il nous l'avait promis. Nous avons rentré tout notre barda en vitesse, les livres, le chat, les valises, les sacs d'épicerie, en luttant contre le vent et la poudrerie.

Une fois la porte fermée, Pierre s'est empressé de faire des éclats de bois pour raviver le feu. Ensuite, il a déplacé des meubles, tiré la grande table de bois jusqu'aux fenêtres pour qu'on puisse manger devant le fleuve, puis il a dégage son

coin de travail qui était encombré d'énormes plantes, de sorte qu'à la fin nous avions vraiment l'impression de retrouver la maison que nous avions quittée, un an auparavant.

Dehors, le vent sifflait, des flocons de neige tombaient le long des fenêtres et on entendait les vagues rouler sur la croûte blanche qui recouvrait la grève. Cela faisait un bruit sourd, presque doux. J'ai rangé la nourriture, les vêtements, et j'ai jeté des morceaux de légumes dans un bouillon de volaille. L'odeur de la soupe qui mijotait doucement se répandait dans la maison ; le chat, sorti de sa cachette, venait de bondir sur le divan, puis cherchait maintenant la place la plus confortable pour roupiller. Tout cela — la tempête, la soupe, l'apparition du chat — rendait Pierre heureux et il cherchait maintenant le tire-bouchon dans les armoires pour nous verser du vin : « Il n'y a rien de mieux qu'une bonne soupe aux légumes quand il fait froid! ». Était-ce son fond paysan qui lui faisait autant apprécier la nourriture de pauvres que je lui préparais toujours (bouilli, pot-au-feu, fricassée, soupe aux légumes à base de tomates en conserve) ou se montrait-il affamé uniquement par délicatesse pour moi ? Je l'ignorais, mais la cuisine paysanne, héritage de ma grand-mère, était la seule que je savais faire : quand j'oubliais un ingrédient, je revois ma grand-mère aux lèvres charnues et aux bras potelés qui s'activait dans la cuisine d'hiver au-dessus des chaudrons et, aussitôt, l'ingrédient oublié me revenait à l'esprit : « les feuilles de laurier! »

Pendant que Pierre regardait la tempête sur le fleuve, j'ai pensé que c'était agréable de vivre avec un homme qui ne cherchait pas, dans l'amour, la passion, la mort, le cul, le tragique. (Était-il vraiment nécessaire, pour venir à bout de son mystère, que l'homme baise la femme comme un animal ?) Pierre, lui, se satisfaisait d'instantanés aussi simples que celui de la soupe. Il adorait me regarder vivre, dormir, travailler. Je sentais qu'il acceptait le mystère entre nous puisqu'il le laissait se déployer, que je faisais partie des êtres qu'il aimait « le plus au monde ». En même temps, je savais qu'il ne mourrait pas s'il me perdait, qu'il continuerait de vivre, d'aimer, de créer. Moi qui lui promettais de mourir si jamais il quittait ce monde, j'avais tout à apprendre de cette façon d'aimer, mystérieuse et reposante comme une abeille qui bourdonne le matin dans la chambre. Nous n'étions pas forcés de parler pour nous comprendre, et pourtant nous parlions (le mystère, c'était peut-être cela : un homme et une femme qui discutent, le soir, auprès du feu). Nous avions aussi, me semblait-il, la même façon de voyager : nous aimions tous les deux nous arrêter quelque part, quelque temps.

Pierre s'est emparé des jumelles : « Viens voir, Béatrice ! Il y a un bateau immobile, au milieu du fleuve ! Regarde le petit point lumineux, là-bas ! »

On ne voyait pas très bien, même avec les jumelles : les bourrasques de neige bloquaient la vue, mais il y avait bel et bien une lumière immobile dans l'immensité noire du fleuve qui apparaissait et disparaissait à travers la poudrerie. Des hommes avaient jeté l'ancre, sans doute pour la nuit, juste en face de la petite maison bleue.

— J'espère qu'ils ont de quoi se réchauffer, au moins ! ai-je lancé en retournant à mon chaudron.

— T'en fais pas pour eux, il y a plein de vodka là-dedans !

J'ai servi la soupe et, pendant toute la durée du repas, j'ai essayé d'imaginer ce que les marins étaient en train de faire, en pleine tempête, au milieu du fleuve. L'un écrivait à sa femme qui n'était pas vraiment sa femme puisque celle-ci ne voulait pas vivre avec un homme qui quittait constamment le foyer. Les autres jouaient aux cartes sur une vieille table de bois, en se passant une bouteille de vodka et en se racontant des histoires grivoises. De quoi se nourrissaient-ils ? De *corn beef*, m'a dit Pierre, mais surtout de dessert.

Il s'est levé pour mettre une bûche dans le poêle et il s'est mis à raconter une histoire qu'il m'avait déjà racontée, me semblait-il, mais je n'en étais pas sûre. Peut-être en avais-je oublié des bouts ou alors il la racontait plus lentement que d'habitude : « Mon père, ce jour-là, était parti en ville à la recherche d'un cuisinier-pâtissier. Il m'avait laissé seul au chantier. Je devais bien avoir quatorze ou quinze ans. L'heure du repas approchait. Les hommes allaient bientôt rentrer, fatigués, affamés, et mon père n'était toujours pas là... »

*

Je me suis réveillée à l'aube, comme toujours, en grelottant. Les murs de la maison craquaient et le chat avait déjà pris la place de Pierre, même si je lui avais défendu de faire ça : « Les beaux draps propres, ce n'est pas pour toi ! Va-t'en,

grosse bête, va dormir à côté du poêle!». Mais Jules se fichait de mes crises. Chaque matin, je le trouvais endormi près de moi, le dos rond, admirablement tranquille, dans un rayon de soleil qui faisait briller son poil.

Cela faisait déjà deux semaines qu'on était là et le bateau était toujours ancré au milieu du fleuve. J'avais pris l'habitude, juste avant de descendre pour déjeuner, d'y jeter un coup d'œil. J'allais, avec les jumelles, sur le balcon du deuxième étage, en espérant apercevoir un homme sur le pont, le mouvement d'une corde, un signe de vie. «Balcon de la veuve», c'est ainsi que ça s'appelait, m'avait expliqué Pierre, parce que les veuves des marins y guettaient l'improbable retour de leur mari.

Ce matin-là, il faisait un temps superbe. Le ciel mettait sur le fleuve des reflets rose pâle et argent. C'était une belle journée pour partir, me suis-je dit. La lumière était si franche, si pure, qu'elle vidait l'espace. J'ai même cru, pendant un instant, que le bateau s'était enfin laissé tirer par la mer. Hélas, non : il réapparaissait dans les jeux de la lumière. Il n'était pas rouge, ce bateau, mais d'un bleu acier qu'on pouvait prendre pour une vague, si on était le moindrement distrait.

J'ai enfilé des bas de laine et je suis descendue. Pierre faisait ses exercices devant les grandes fenêtres. Il venait de terminer «la salutation au soleil» et, maintenant, il faisait «l'arbre». L'humble mortel qui pratique cet exercice doit fixer un point précis dans l'espace (Pierre, lui, fixait le bateau), trouver son équilibre sur une jambe en étirant les bras, puis ramener ceux-ci au centre du corps, à la hauteur du cœur, en joignant les mains, comme dans une prière. Il doit accomplir ces gestes très lentement, en inspirant et en expirant au bon moment. Les premiers jours, cela m'avait amusée de le voir méditer ainsi, ouvertement. Chaque matin, je m'étais assise à la table, devant lui, et je l'avais regardé faire.

Mais là, c'était différent. J'ignorais pourquoi, mais son rituel commençait à me tomber sur les nerfs : «Est-ce que le café est prêt? As-tu tranché le pain?», ai-je demandé en lui donnant une petite tape dans le dos qui lui a fait perdre l'équilibre. Puis, j'ai rajouté, exaspérée : «Quand est-ce qu'il va partir, ce maudit bateau?»

Il m'a regardée, surpris de me voir si agressive, si irritée, rien que pour un bateau, et, sans dire un mot, il s'est dirigé vers le grille-pain. Je détestais cette

façon qu'il avait de fuir les discussions le matin, en nous condamnant au silence, parce qu'il s'enfermait dans son travail jusqu'à l'heure du dîner et qu'il fallait absolument préserver ce moment de la journée. Cela m'apparaissait faux, même stupide, de sacrifier ainsi les matinées, de faire passer la vie de l'esprit avant la vraie vie, avant les êtres humains. Mon dieu! Combien d'hommes et de femmes avaient dû souffrir en silence, à vivre auprès d'êtres humains qui condamnent ainsi les plus belles heures du jour pour soi-disant créer de la lumière et de la vie : « Est-ce que je peux te parler? » ai-je dit, presque en criant, cette fois. Il m'a versé du café bouillant dans une grosse tasse en fer couverte d'émail, une vraie tasse de bûcheron : « On se parlera à midi. Y a pas le feu, à ce que je sache! On a du travail à faire, là. Je sais que c'est difficile de plonger chaque matin. Tu n'en vois peut-être pas l'utilité maintenant, mais tu seras fière de toi, à midi ».

J'ai pris mon café et je me suis installée à ma table de travail, sachant bien qu'il avait raison. Qu'avais-je à me plaindre? Je vivais ce que bien des femmes rêvent de vivre : une maison pour un mois au bord de la mer, un chat, un foyer rempli de bûches, une chambre à soi, un homme que j'aime et qui veut mon bien ; je ne vivais rien de moins que la vie parfaite. Pourquoi était-ce si difficile alors de vivre et de travailler ici? Je me suis tournée vers la fenêtre. La lumière au-dessus du fleuve était un peu moins crue qu'à l'aube, le vent venait de se lever et formait sur la surface presque verte de l'eau des vaguelettes brillantes qui se transformaient aussitôt en écume. Cette vive agitation du fleuve, extraordinairement constante, me faisait penser à des moutons sautillants. J'aimais ce mouvement qui détruisait les lignes, les ombres, les formes. Je l'aimais d'autant plus qu'il dérangeait la paix du bateau, le faisant balloter sur le dos, puis aux creux des vagues. Peut-être décollerait-il enfin de là?

À midi, Pierre s'est levé de sa chaise et a commencé à préparer une salade : « Tu as bien travaillé? », m'a-t-il demandé, l'air satisfait.

— Non, ai-je dit en poussant violemment ma chaise sous la table, je ne travaille pas bien ici.

Il s'est gratté la tête, comme il le fait toujours quand une réalité lui échappe, puis il a déposé sur la table le bol, rempli de laitue, de morceaux de crabe, d'olives et de tomates tranchées en petits quartiers.

— Tu veux un peu de vin blanc ? Il faut célébrer ça, a-t-il dit avec une fermeté dans la voix.

— Célébrer quoi au juste ? ai-je demandé, stupéfaite.

— Célébrer ton avant-midi de travail.

Il avait l'air sérieux.

— Tu me niaisais-tu, là ? Je n'ai rien fait du tout. J'ai regardé le fleuve tout l'avant-midi par la fenêtre. Tu appelles ça « travailler », toi ?

Je n'étais pas loin de sangloter en disant cela.

— Veux-tu qu'on en parle ?

Cette habitude qu'il avait de toujours glisser une phrase de téléroman dans les conversations qui prenaient une tournure grave me faisait me sentir ridicule et, chaque fois, l'envie me prenait de le frapper au visage. J'ai repoussé mon assiette et je me suis levée de table : « Tu ne comprends jamais rien ! » ai-je dit, en pleurnichant.

— Comment ça, je ne comprends jamais rien ? Viens te rasseoir, on va se parler, je te dis !

Je me suis rassise, mais j'évitais de le regarder. Je jouais avec ma nourriture : je piquais des morceaux de crabe avec le bout de mon couteau, j'écrabouillais une tomate avec ma fourchette, j'égratignais la peau d'une olive.

Pierre me regardait faire, en restant muet, mais son regard me lançait toutes sortes de reproches : « As-tu fini de jouer avec ta nourriture ? Vas-tu vieillir un jour ? Parle donc au lieu de bouder ! » Alors j'ai fini par émerger de ma bouderie : « Je ne travaille pas bien ici. Je n'en peux plus de ce paysage, de cette maison dans la neige, de ce bateau, là-bas, qui est figé depuis des semaines, sans qu'on sache pourquoi ».

Il a lancé sa serviette sur la table, très violemment, puis il a regardé un instant le bateau par la fenêtre, l'air découragé.

— Mais qu'est-ce que tu racontes? (Il s'est penché pour ramasser sa serviette qui était tombée par terre). Tu n'as jamais été aussi bien qu'ici! Hier après-midi, par exemple, je te regardais marcher sur le bord du fleuve. Tu marchais très lentement, tu avais l'air sereine.

— Eh bien, c'est justement ça le problème. Je ne peux pas travailler, parce que je suis trop bien ici; je baigne dans mon élément, tu comprends? Moi, j'ai besoin de voir du monde, de sortir, d'organiser des soupers, des réceptions même, d'avoir des invités à table. J'ai besoin que ça bouge autour de moi.

— Tu blagues ou quoi? Chaque fois qu'on voit ou qu'on reçoit des gens, tu finis toujours par te chicaner avec quelqu'un ou alors tu regrettes d'avoir eu un mouvement de générosité envers eux. Tu te souviens de la fois où on a reçu Laurent et Lisette à souper? Tu t'étais mis dans la tête, je ne sais pas pourquoi, de faire cuire un agneau. Ça avait dû te prendre tout l'après-midi, cette maudite recette-là.

— Oui, je m'en souviens. C'était un agneau piqué à l'ail, une recette très difficile de ma tante Yoyo...

— Laisse-moi finir! Ça t'avait pris tellement d'énergie, cet agneau-là, que le soir, au souper, tu n'étais plus du monde. Tu t'étais chicanée avec Lisette, tu t'en souviens?

— Oui, mais c'était parce qu'elle m'avait insultée. Elle s'était mise à défendre le féminisme extrême. Ne me dis pas que tu ne t'en souviens pas? À l'écouter, c'était comme si je n'avais pas eu raison de passer autant de temps à cuisiner. Comment voulais-tu que je ne le prenne pas personnel? En plus, je n'avais pas de travail à cette époque-là et elle n'arrêtait pas de faire l'éloge des femmes qui travaillent.

— Il y avait une telle énergie négative dans la maison qu'on a failli se tuer, ce soir-là, Béatrice, juste après que Laurent et Lisette sont partis.

— Tu exagères. On s'est juste un peu bagarré, c'est tout.

— N'empêche que tu ne peux pas t'empêcher de semer la pagaille partout où il y a des êtres humains.

— Qu'est-ce que tu veux dire, là?

— Tu penses toujours que les autres complotent dans ton dos ou qu'ils sont contre toi. Tu détestes les êtres humains, Béatrice, tu les détestes, tu t'en méfies comme la peste! Sois donc un peu honnête avec toi-même!

— En tout cas, j'aime mieux être paranoïaque que d'être comme toi : tu es tellement naïf, toi, que tu ne vois même pas la méchanceté chez les gens. Quand quelqu'un t'insulte ou se fout de ta gueule, tu ne t'en rends même pas compte.

— Erreur! Je m'en rends compte, mais ça ne me dérange pas.

— Ce qui veut dire que les êtres humains n'ont aucune espèce d'importance pour toi.

— Les êtres humains en tant qu'humains, oui, mais pas en tant qu'individus. Ça, c'est sûr.

— Alors, ça revient à ce que je te disais tantôt : peut-être qu'on écrit toujours contre ce qui nous résiste, au fond? Moi, contre les êtres humains. Toi, contre les paysages. Cela expliquerait que tu passes autant de temps à contempler le fleuve et, moi, à me chicaner avec les humains. Toi, tu n'as pas besoin des êtres parce que tu n'es pas en conflit avec eux, tu es en conflit avec les forces pures, avec le vide auquel te renvoie ce paysage. Quand tu regardes le phare, là-bas, sur l'île Bicquette, je suis sûre que tu ne penses pas aux hommes qui l'ont déjà habité. Tu ne veux pas savoir comment ils faisaient pour passer le temps...

— Non, c'est bien vrai. Moi, je ne pense à rien quand je regarde le phare dans la lumière du jour. Cela me comble. Je voudrais que cet instant dure toute une éternité, je voudrais disparaître dans la lumière. D'ailleurs, j'imagine que c'est ça, la mort : entrer dans la lumière. Et là, quand cela m'arrive, je ne peux plus bouger. Je suis comme une statue de sel, je ne vois plus le mouvement du monde. Je ne réfléchis pas, je ne suis même pas sûr d'éprouver de la souffrance ou de la joie. J'ai plutôt l'impression que ces deux émotions se mêlent en moi et que, de ce mariage, naît une sorte de vide, un vide qui laisse toute la place aux éléments du paysage : le ciel, le fleuve, l'ardoise rouge, la lumière sur le phare.

— Bref, si j'ai bien compris, le paysage te jette dans ce à quoi tu résistes le plus : le temps. Moi, vois-tu, je pense que je suis en paix avec tout cela : la mort, le temps qui passe, l'instant où la lumière vient frapper le mur rond et immaculé du phare. Ça ne me dérange pas de devoir vieillir, mourir, pourrir. C'est notre lot. Mieux vaut l'accepter.

— Tu es sûre de ça?

— Assez sûre, oui. La seule chose qui me fait peur, c'est de mourir seule et d'éprouver cette solitude *ad vitam æternam*. J'ai l'impression qu'après la mort, on est tout seul pour l'éternité. Il n'y a que des ombres aimantes qui nous entourent. La réalité physique est à peine perceptible, comme dans un rêve. Tu te souviens de ce que nous a dit ton ami Félicien, l'autre jour : « Ce sont les êtres les plus conscients, ceux qui auront développé une très grande conscience pendant leur vie, qui vont peut-être survivre à la mort, errer dans l'univers, briller comme les étoiles ». Eh bien, j'espère que cela ne m'arrivera pas. L'idée d'être immortelle

ne me plaît pas du tout. Au lieu de contempler, je m'active, comme une bête, rien que pour survivre. Je travaille parce qu'il faut travailler, je mange parce qu'il faut manger. Je fuis les moments de conscience, je veux profondément rester bête.

— Mais tu ne t'entends pas? Tout ce que tu dis prouve que tu as peur du temps. Tu te contredis!

— Tu as raison. C'est vrai. On a tous peur du temps. Mais ce que je veux dire, précisément, c'est que moi, quand je regarde le phare ou le fleuve, je ne me sens pas happée par le vide ou par l'éternité. Quand je regarde le phare, je regarde le phare. Un point, c'est tout. Je me dis : « Est-ce qu'il est encore fonctionnel? Est-ce qu'on peut le visiter? » Après ça, je fais une soupe ou une promenade. Ou alors je pense à ce que je vais faire demain, j'époussette la maison, je brosse le chat, j'appelle ma sœur pour lui demander des nouvelles de son fils : « Il est fiévreux, là. Il vient de percer une dent ».

— Heureuse femme, va!

— Oui, si tu savais comme on est heureux quand on est aussi peu consciente que moi. Mais il m'a fallu du temps pour arriver à ce niveau de sagesse, tu sais. Être bête, ça ne s'apprend pas du jour au lendemain.

*

Le lendemain matin, Pierre était déjà à sa table de travail quand je suis descendue pour déjeuner. Sa plume qui se promenait sur le papier faisait un petit bruit sec et constant. Parfois, il levait la tête de son manuscrit pour regarder le bateau sur le fleuve. On aurait dit qu'il ne se souvenait plus de la discussion que nous avions eue la veille.

La nuit avait effacé tout cela.

J'ai regardé le bateau en poussant un long soupir. J'ai pris ma tuque, mon foulard, mon manteau, puis j'ai claqué la porte, ce qui a fait tomber du toit une lourde plaque de glace.

Je me suis mise à courir dans la neige folle, contre le vent qui faisait craquer des branches dans les montagnes et qui transportait une odeur de charbon. J'entendais Pierre crier sur la galerie : « Reviens, Béatrice! Reviens ici tout de suite! On va parler! », mais c'était trop tard. Moi, je ne ressentais plus le besoin de parler (si tu veux parler, parle tout seul). Les vagues, dans mon dos, se gonflaient, puis se

brisaient sur la grève. Le chemin qui longeait le fleuve était large, bordé d'un haut banc de neige bien tassée par le passage de la souffleuse. Derrière ce banc commençait la forêt d'arbres secs et noirs. C'était souvent des troncs d'épinette au bout desquels il n'y avait presque pas d'épines, rien que du ciel, et qui avaient miraculeusement poussé sur les parois rocheuses et abruptes des montagnes.

Je courais sur le chemin, avec mon foulard qui flottait dans l'air. Aux yeux des habitants qui déjeunaient tranquillement dans leur cuisine, je devais certainement passer pour une belle délurée, mais cela ne me faisait rien. Même que je chantonnais les mots qui me venaient à l'esprit : « La santé, c'est la folie, lie, lie. Vive le matin, le blanc matin ».

*

J'étais assise sur un rocher, en face de l'île Bicquette, quand je l'ai vu apparaître, une demi-heure plus tard, au bout du chemin. C'était facile de le reconnaître parce qu'il était sûrement le seul être au monde à avoir un chapeau d'hiver aussi ridicule. En plus, il avait des bottes de bûcheron.

J'ai fait comme si je ne l'avais pas vu, pour lui laisser l'illusion qu'il me faisait une surprise. Car c'était toute une surprise, en effet, de le voir sacrifier des heures précieuses, d'habitude consacrées au travail. Il s'est assis près de moi et j'ai fait semblant de sursauter : « Qu'est-ce que tu fais là ? Tu travailles pas ? » ai-je dit à la fois un peu honteuse et sur la défensive.

— Je peux pas travailler, Béatrice, si t'es pas heureuse. Qu'est-ce que t'as ? Qu'est-ce qui se passe ?

J'ai tendu le doigt vers le bateau, en boudant un peu : « J'en peux plus de ce maudit morceau de tôle, là-bas. On dirait qu'il empêche le fleuve de couler ».

— C'est vraiment pour ça que tu pleures, là ? À cause du bateau ?

— Ben non, ai-je dit orgueilleusement, en m'essuyant les joues avec le bout de mes mitaines.

Il m'a tirée par le foulard jusque dans ses bras en éclatant de rire, comme s'il avait enfin compris quelque chose à tout cela qui me dépassait. Pourquoi un simple bateau me mettait-il dans cet état depuis des jours ? Tant mieux pour lui s'il y comprenait quelque chose, mais moi, j'étais dans une obscurité que je ne trouvais pas drôle. Il a sauté en bas du rocher, puis il a pris un galet dans sa main.

— Qu'est-ce tu dirais, Béatrice, si on partait d'ici plus tôt que prévu ? Serais-tu fâchée ? m'a-t-il dit en lançant le galet dans le fleuve qui a fait quelques ricochets avant d'aller se rendormir au fond, pour une autre éternité.

Je me suis redressée un peu, j'ai regardé le fleuve, puis je l'ai regardé, lui : « On partirait demain ? » J'étais un peu gênée de sourire, mais je n'ai pas pu m'en empêcher.

— Demain, si tu veux.